

Gilles TEBOUL

VINGT ANS DE CAPTIVITÉ
À
GORETS-SUR-SEINE

L'imagi
n
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-178-0
EAN: 9782355541780

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt légal: septembre 2013

Copyrights:

© 2013 Le chasseur abstrait éditeur

Gilles TEBOUL

VINGT ANS DE CAPTIVITÉ
À
GORETS-SUR-SEINE

L'imagiⁿ
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

*L'argent est pour la Gloire de Dieu, sachez-le bien, et la Gloire de Dieu
est au sein des pauvres. Tout autre usage qu'on peut en faire est une
prostitution et une idolâtrie. [...]*

*Les choses fines sont pour les pauvres, exclusivement,
et les riches... n'ont droit qu'aux ordures et aux tortures.
Vous comprendrez plus tard, je veux l'espérer.*

Léon Bloy – Le Sang du Pauvre (1908)

Depuis le temps que je souffre pour vous autres.

Parole de la Vierge Marie à Mélanie. Prophétie de La Salette (1846)

à Jean-Paul Monmirel

Les histoires que vous lirez dans ce livre ne présenteront guère d'intérêt pour certains d'entre vous. Aux autres, qui auront la bonté et la patience de me lire, je souhaiterais que la lassitude ne les gagne pas trop vite !...

Qu'ils aient la force de poursuivre leur lecture jusqu'au mot...
FIN.

Sachez, déjà, que ces histoires se ressemblent toutes. Elles portent en elles une amertume et une mélancolie dont vous n'avez guère besoin en ces moments difficiles de « crise » que nous traversons.

Aggravant mon cas, je n'hésite pas à me répéter, à frapper, encore et toujours, sur le même clou, bien que je sache qu'en général, il est préférable de l'éviter en matière de « littérature »...

Il paraît que *les grands écrivains* rédigent toujours le même livre... Ou bien, au contraire, qu'ils savent en permanence se renouveler et produire des « œuvres » différentes. Les avis sont partagés parmi les mandarins de la critique française, celle qui sévit dans les journaux depuis des décennies...

C'est à n'y rien comprendre et, de toute façon, cette question a-t-elle vraiment une quelconque importance ?...

Je vais vous dire la vérité : j'écris surtout pour mes *Collègues de bureau*... et pour ma hiérarchie.

Pour ma famille, proche ou lointaine. Pour les « amis », très peu nombreux, qui arrivent à me supporter, le temps d'un repas, une heure ou deux, guère plus... J'écris, enfin, pour mes plus vieux camarades.

Cela seul compte pour moi...

Même si je n'ai guère d'affinités avec une grande partie d'entre eux. Même si, avec le temps, beaucoup ont réussi, sans qu'ils le

sachent, ou peut-être même le savaient-ils ?... à me rendre fou, ou malade. Ou bien les deux.

Pourtant, je les aime... Tous, sont mes frères humains, comme il est dit dans les Écritures. Et lorsque je parle des « écritures », je parle bien sûr des écritures saintes, des seules qui vaillent la peine, au fond, qu'on les lise et les relise.

« Lorsque je veux me tenir informé des nouvelles du monde, je lis la Bible » disait le grand Léon Bloy...

C'est autre chose que Claire Chazal et David Pujadas, croyez-moi !...

J'écris, au fond, pour mes proches.

Pour tous ceux que j'ai connus durant ma vie professionnelle et qui, pendant des décennies, m'ont raconté leurs week-ends, en famille, à faire cuire des brochettes et des merguez, sur leurs barbecues, dans leur jardin... Par les belles journées du printemps et de l'été, vous savez, ces journées qui reviennent tous les ans, durant la « belle saison », où la vie semble repartir, plus légère, pleine d'espoirs et de projets.

Qui m'ont évoqué leur vie quotidienne, dans les transports en commun, et la longueur de leur trajet pour se rendre à leur lieu de travail. Et leurs vacances d'été ou d'hiver... En Corse, ou ailleurs... À Bali, à Zanzibar, à Tombouctou (lorsque cela était encore possible...) ou à Valparaiso...

Leurs soucis multiples qu'ils ont dû gérer avec la nounou, avec leurs enfants, avec la maîtresse de l'école communale...

J'écris pour tous ceux qui m'ont raconté leurs chagrins et leurs maladies. Leurs opérations chirurgicales et leurs convalescences. La mort de leurs proches et leurs deuils...

Et, croyez-moi, cela en fait du monde, en trente-huit ans de vie professionnelle !...

Trente-huit ans de chiottes et de pluie... Trente-huit ans d'ennui et de désespérance... Trente-huit ans à mater des gonzesses que je ne « lèverai » jamais. Vous m'avez bien lu ?... Jamais !... C'est quelque chose, vous savez !...

Vous voudrez bien me pardonner ces quelques mots vulgaires et faubouriens, qui ne sont plus en usage depuis longtemps, et que vous trouverez à peine dignes d'un roman blême écrit à la hâte, dans les années cinquante du siècle dernier...

Mais, justement !... Je suis né dans les années cinquante, et rue du Faubourg St-Antoine, dans le douzième arrondissement de

Paris, si vous voulez tout savoir...

Non loin de la manufacture de papiers peints Réveillon dont les ouvriers se mirent en grève, au mois d'avril 1789, à quelques mois du déclenchement de la Révolution...

Bien sûr, toutes ces bonnes femmes n'étaient pas des canons... Mais il y en avait, certaines... C'était dur de résister, croyez-moi...

Résister à quoi ?... À leur parler ?... J'osais à peine les regarder, tellement leur beauté me bouleversait...

Quand j'y songe, j'étais vraiment très « jeune », pour ne pas employer un autre adjectif, moins neutre, plus sévère... Si j'avais pu leur adresser quelques mots, elles auraient réagi comme l'avait fait la jeune reine Marie-Antoinette devant le tout aussi jeune Duc de Lauzun qui, amoureux, s'était jeté à ses genoux, dans un boudoir de Versailles, en 1776...

Elles m'auraient dit, comme elle : « Sortez, monsieur !... ».

Aujourd'hui, avec le recul, je me dis : « Franchement, est-ce que cela en valait la peine, de se la mettre au court bouillon ?... »

Ou bien elles m'auraient dit... Ce que notre ancien Président avait répondu au visiteur du Salon de l'agriculture qui l'avait interpellé, il y a quelques années...

Oui, c'était plutôt ça, qu'elles m'auraient répondu, en éclatant de rire...

Bon, mais je voulais vous dire que c'était pour elles, aussi, que j'avais écrit ces histoires...

Mes histoires... Dans chacune d'elle, je parle de la même chose, à quelques détails près...

La solitude et les drames (ou les horreurs) de l'Histoire (la Grande...). Mes collègues de bureau et ma hiérarchie... La grisaille des jours et des transports publics de voyageurs...

Mes vieux camarades, vous savez, ceux que j'ai connus durant l'adolescence de ma vieillesse car, en réalité, je suis né vieux...

Mais n'allez pas croire que je me moque de moi-même et de la vieillesse... Je veux simplement signifier, par-là, que toutes mes illusions se sont vite évanouies.

Celles que l'on a sur les êtres que l'on dit humains que nous rencontrons ou que l'on ne fait que croiser, l'espace d'un instant, durant toute notre vie...

Et puis, je parle des lieux, ni très lointains ni très exotiques, où j'ai vécu ou bien que j'ai parcourus, en marchant, la tête dans les

nuées...

De là à écrire un livre, enfin, un « livre », c'est peut-être beaucoup dire... Un tissu aux couleurs un peu fanées, fait de pièces et de morceaux... J'évoque toujours, au fond, les mêmes sujets... Je traite des mêmes questions...

Ces histoires mélangent des souvenirs personnels, dont je ne suis même pas sûr d'avoir été le témoin, et mon imagination, vagabonde et affamée.

Aujourd'hui, mercredi seize janvier deux mil treize, au sortir d'un déjeuner qui réunissait, dans un restaurant du boulevard de Grenelle, une quinzaine de personnes, précédant une réunion de travail, Anne G., une collègue, au demeurant fort sympathique, m'a regardé un instant tout en fumant une cigarette, et m'a dit : « Je ne t'ai pas entendu durant tout le repas »...

Ce n'était pas la première fois que l'on me faisait cette remarque... J'en ai pris doucement l'habitude, au fil du temps. On me le reproche, en réalité, depuis toujours... Je demeure silencieux le plus souvent, pendant les grands repas...

Je me contente d'écouter ce que les autres ont à dire... Et comme, le plus souvent, ils n'ont rien à dire d'important, j'essaie de résister au sommeil qui me gagne peu à peu.

De temps en temps, on me demande : « Ça va ?... ». Pour vérifier si je suis encore vivant, on ne sait jamais...

Je n'ai pas su identifier, au ton de sa voix, la voix d'Anne G., s'il s'agissait d'un simple constat, accompagné d'une nuance de reproche mais qui ne portait pas à conséquence, ou bien si elle voulait me faire comprendre qu'elle désirait connaître les raisons profondes de mon silence...

Ce n'était d'ailleurs vrai qu'en partie car j'ai quand même suggéré, au milieu du repas, d'une voix presque inaudible, que l'on nous apportât deux bouteilles supplémentaires de Boulaouane rosé... Un vin du Maroc ou d'Algérie, je ne sais plus, qui vous donne un peu mal à la tête... Et que l'on sert pour accompagner des plats traditionnels du Maghreb.

Le restaurant où l'on se trouvait s'appelait Le Roi du Couscous. Je n'ai jamais compris le goût des Français pour les plats du Maghreb... La nostalgie, peut-être, d'une époque où la France rayonnait dans le monde ?...

Ou, plus simplement, le plaisir de consommer des plats chauds, un peu épicés... Ce qui change de la fadeur habituelle de leur

tempérament... De ce côté-là, mes compagnons de travail sont plutôt bien servis... Des gens «bien comme il faut», pour la plupart d'entre eux.

Ces plats doivent réveiller leurs esprits au moment même où ils excitent leurs papilles gustatives...

Je lui ai répondu, de l'air le plus sérieux dont j'étais capable :

«Anne, je vais te dire une chose : pendant un repas collectif de ce genre, tu ne m'entendras jamais... Ou alors, un jour, tu entendas peut-être des coups de feu ou l'explosion d'une bombe que, d'ailleurs, j'aurai portée sur moi dans un gilet ou une ceinture... Tu sais, un peu comme le font nos amis, de l'autre côté de la Méditerranée. Mais je te préviendrai avant, bien avant, pour que tu te protèges...».

Elle fronça les sourcils et me regarda d'un air où je pouvais lire un mélange d'angoisse et de consternation... Est-ce que parlais sérieusement ?... Ou bien s'agissait-il d'un exercice d'humour noir et décalé, au goût plutôt immonde ?...

Je regrettai aussitôt mes paroles... À quoi pouvaient-elles bien servir ?... Ces mots, qui se voulaient choquants et provocants, n'étaient que ridicules...

Surtout venant d'un garçon, enfin, d'un garçon, je veux dire d'un vieil homme, doux et non violent, comme moi, alors que je me contente, depuis tant d'années, sans aucune révolte apparente, de souffrir et de pleurer en silence, dans la longue attente du Consolateur...

Je n'étais, décidément, à ses yeux, aux yeux d'Anne G., ma collègue, qu'un alien indéchiffrable et incompréhensible...

Mais, d'un autre côté, pouvais-je lui avouer la vérité ?... C'est-à-dire l'insondable ennui que génère en moi la compagnie de crétiens analphabètes ?... Un ennui qui me contraint à rentrer en moi-même et à ne plus écouter que les mouvements de mon âme ?...

Si je le lui avais dit, elle en eût été étonnée et très vexée.

Les gens de ce pays sont très susceptibles, vous savez... Il faut toujours s'efforcer de montrer de la délicatesse... Il faut prendre des gants... Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire...

D'ailleurs, était-ce seulement la vérité ?... Où est-elle, la vérité ?... Et de quelle vérité parle-t-on ?...

Non, tous mes collègues de bureau sont loin d'être des abrutis... Au contraire !... Ils démontrent chaque jour qu'ils savent gérer

leurs intérêts de carrière, leurs intérêts vitaux, bien mieux que moi. Infiniment mieux... Avec raison, réflexion, anticipation et intelligence. De vrais stratèges !...

Les pierres ne tombent pas sur eux. Ils savent comment les éviter. Ils les voient venir, tout simplement. De très loin. Bien avant moi... Qui les reçoit, presque toutes, sur la tête...

Souvenez-vous de *Raining Stones*, ce film magnifique de Ken Loach.

Un père de famille, appartenant à la Working Class, se bat, et se débat, pour trouver les moyens d'offrir une robe blanche à sa petite fille qui va passer sa communion... Tous les ennuis, toutes les souffrances s'abattent sur lui.

Il pleut des pierres...

Elles n'ont jamais eu l'air d'atteindre ni même d'effleurer mes fringants collègues... Ni mes pimpantes et accortes «collaboratrices»...

Mes histoires sont des salades russes issues d'une mixture hasardeuse, assaisonnées au gré de mes rêveries, au fil des journées grises qui se succèdent dans la ville où j'habite depuis bientôt vingt ans, et que mon inspiration a surnommée... Goretts-sur-Seine.

Je me suis souvenu du journal de Léon Bloy, le grand Léon Bloy, à qui je rends souvent hommage, journal dont l'un des volumes était intitulé : «Vingt ans de captivité à Cochons-sur-Marne...». Une petite ville (presque) trop tranquille du quatre-vingt-douze, du Neuf-Deux, ont pris l'habitude d'écrire certains journalistes...

Mais, n'est-ce pas là, au fond, la vocation de toute littérature ?... Ne s'agit-il pas, depuis la nuit des temps, d'enjoliver la réalité, ou bien, au contraire, de la noircir un peu, pour lui donner un sens, une couleur particulière ?...

Nous racontons toujours la même histoire, enrichie de nouveaux épisodes, édulcorée, ou amplifiée, pour les besoins des lecteurs ou de l'auditoire...

Toutes les Shéhérazade du monde auraient pu, nuit après nuit, trouver dans leurs souvenirs ou leur imagination des histoires à raconter... Toujours les mêmes, au fond... Et pendant des siècles. Allongées sur les mêmes sofas, devant les mêmes vizirs... Je n'ai pas voyagé. Je n'en n'ai jamais éprouvé la nécessité... Mes grands-parents avaient dû fuir les pogromes de Galicie pour les

uns et, pour les autres, la haine antisémite de la petite, toute petite, bourgeoisie viennoise... Ils s'étaient rencontrés et aimés au début du vingtième siècle... quelque part, dans les années 1910, 1912...

Et puis, ils étaient partis en laissant tout derrière eux, c'est-à-dire trois fois rien.

Cela suffisait, pour moi, comme «voyages»... Et pour des années, encore !...

Dans les trains à vapeur, ou dans de vieux rafiots bondés de miséreux fuyant les Maîtres de la vieille Europe, au milieu des ballots de fripes et de chiffons, dans l'espoir de venir s'installer au Pays des Lumières et des Droits de l'Homme...

Tout au moins, c'est ce qu'on nous avait dit, dans les livres... C'est comme ça qu'on nous avait présenté les choses... Des bruits couraient, dans nos villages de Biélorussie, d'Ukraine ou de Moldavie...

Nous recevions du courrier de nos parents et de nos amis...

Quelque part, à l'Ouest, la Liberté et l'Égalité existaient... Peut-être pas la Fraternité, mais la Liberté et l'Égalité... Oui, c'était à peu près certain... On nous l'avait assuré... C'était même écrit sur le fronton des mairies et sur les papiers officiels.

La Liberté... L'Égalité... C'était déjà pas mal, non ?...

Pas de cosaques paradant sur leurs chevaux. Pas de foules hurlantes et imbibées de vodka, criant leur haine et brandissant des couteaux de bouchers. Non. Au contraire, un peuple paisible et accueillant. Un peuple qui avait inventé la Démocratie et les Droits de l'Homme...

Les hommes avaient donc des droits ?...

Oui, il paraît qu'ils en avaient... Quelques-uns. Celui de vivre, de s'exprimer... De s'éduquer... D'aller et de venir sans être inquiétés, sans risquer leurs vies... Formidable, non ?... C'est pour cela qu'on était venu...

Des oncles et des tantes de ma mère étaient partis pour une destination plus lointaine encore. Ils avaient réussi à traverser l'Atlantique et à contempler la statue de la Liberté juste devant l'Île de la Quarantaine... Ellis Island, qu'elle s'appelait, cette île, devant Manhattan...

Il faudra bien que j'y aille, un jour, moi aussi... J'ai peut-être des cousins éloignés, là-bas, qui sait ?... Ils pourront me raconter, s'ils s'en souviennent encore, quelques bribes de la mémoire de

leurs grands-parents...

Moi, j'en avais goûté, des «voyages», et pour quelques générations encore !... Je pouvais m'en passer, j'avais mon compte... Et pour aller où, d'ailleurs ?... Pour voir quoi ?... La faim, la misère ?...

Mes camarades avaient, quant à eux, la folie des voyages... Dès les années soixante-dix du siècle dernier... Découvrir le monde... Aller à la rencontre des peuples et des civilisations... Ne cessaient-ils de me répéter, pour m'y encourager, moi aussi... Alors, très tôt, je les ai vus partir, mes chers camarades, et puis mes collègues de bureau, et puis mes voisins...

Ils étaient fiers de me montrer leurs passeports, noircis de tampons et de visas... Et leurs valises, usées et recouvertes d'étiquettes de toutes les couleurs...

Et leurs photos !... Et les films, en super huit d'abord, et puis les vidéos. Et les soirées diapositives !... Combien de fois j'y ai eu droit !... J'ai fini par décliner leurs invitations, très tôt, et bien poliment.

Mes grands-parents avaient des visas et des passeports Nansen... Ceux que l'on attribuait aux apatrides, après la Première Guerre mondiale...

Quand ils sont enfin parvenus dans la Douce France, dans le Loir-et-Cher d'abord, dans les Basses-Pyrénées ensuite, qu'on n'appelait pas encore Atlantiques, ils se sont tout simplement arrêtés... Stop. On se pose... On s'arrête. On ne va pas plus loin...

On apprend la langue française. On respecte les institutions et l'histoire de ce pays et l'on s'y intègre... Je remercie encore mes maîtres et ceux que mes parents ont connus et dont j'ignorerai toujours le nom...

Merci de nous accueillir, cher vieux pays de la Liberté.

Partir, faire du tourisme, en groupes, avec des guides, au milieu des cons ?... Supporter les files d'attente dans les gares et les aéroports ?... Passer sous les portiques en ayant retiré mes chaussures et ma ceinture, mon canif, les clés de mon F2 et mes pièces jaunes ?... Présenter mes papiers à la douane ?...

Non, merci... Les livres me suffisaient. Je me contentais de regarder les photos que d'autres avaient prises pour moi.

Je les contemplais, en rêvant... L'Afrique, profonde et mystérieuse... Bali, et ses danseuses... Voyager, par procuration, me

suffisait amplement.

Une vieille chanson des Gardes suisses disait :

*Notre vie est un voyage,
Dans l'hiver et dans la Nuit,
Nous cherchons notre passage
Dans le ciel où rien ne luit...*

Le Fou de Meudon l'avait placée en exergue de son premier roman.

Moi, j'aurais bien ajouté :

« Dans la fureur et dans le bruit,
Dans la terreur... Et dans l'ennui !... »

Quelque chose comme ça...

Ils avaient bien raison, les Gardes suisses... Mais, s'ils avaient su, en août 1792...

Ils avaient pour mission de défendre la famille royale, déjà prisonnière aux Tuileries. Devant l'assaut des foules de Parisiens, surexcités par le Manifeste de Brunswick... Celui-là, entre nous soit dit, il aurait pu s'abstenir de se manifester.

Promettre la destruction de Paris... Quel âne !...

Il paraît qu'ils ont eu la force de le chanter, ce chant, les Gardes suisses, juste avant de succomber sous le poids du nombre, sous les coups répétés des sabres, des lances, des couteaux de boucher, leurs corps percés par les balles rondes des pistolets, massacrés par une populace ivre d'exaspération, de colère et de haine...

Parmi les assaillants, combien de futurs grognards de Napoléon ?... Combien de futurs soldats de la Grande Armée ?... Étrange ironie du destin. Ont-ils eu des regrets, plus tard, dans leur vieillesse ?... Pour ceux qui ont pu survivre à tous ces événements ?...

Terroriser une famille de sang royal, même loin d'être irréprochable, n'était pas un exploit. Juste une infamie.

S'ils avaient pu deviner, les Gardes suisses, les crimes qui seraient commis, au vingtième siècle, un peu en leur nom, un peu pour les venger, par ceux qui oseraient se prétendre les défenseurs de leur mémoire, à l'est de l'Europe, contre des millions d'innocents...

Cette vision les eût rendus encore plus tristes et désespérés...

LES ROUGES ET LES BRUNS

Alors voilà, ça a commencé comme ça...

Excusez-moi... Je ne devrais pas... Je me mets à écrire comme le *Fou de Meudon*, maintenant... C'est plus fort que moi... Il faudra que je fasse attention à mon style, dorénavant. Mes collègues de travail sont des lecteurs difficiles, raffinés et exigeants. Ils ne tolèrent pas les facilités, encore moins les grossièretés...

Une fois de temps en temps, passe encore... Mais il ne faudrait pas que ça se répète trop souvent... En vérité, mes collègues de bureau exigent un minimum de classicisme... Ils ont du goût. Ils ont appris la langue française sous le règne de Nicolas Sarkozy, ou en regardant *Kob-Lanta* et *Plus Belle la Vie* à la télévision, c'est vous dire...

Alors voilà... Cela se passait au mois de juin de l'année mil neuf cent soixante-quatorze, à la sortie de mon lycée... Autant dire, il y a un siècle ou deux. Mes jeunes collègues à qui je raconte ces souvenirs me regardent d'un air narquois et je devine leurs sourires.

Je les entends penser : « Pauvre vieil homme !... Dire que nous allons devoir travailler, et combien d'années, pour lui payer sa retraite, à celui-là !... ». Pour eux, l'année 1974 est aussi lointaine et obscure que l'année 1914... Alors que pour moi... Je vous en parlerai un peu plus loin, si ma prose ne vous a pas encore tout à fait endormis.

Le Général de Gaulle avait quitté la « scène », quatre ans auparavant, ou cinq, si l'on compte sa démission après son référendum raté de 1969.

Les passions politiques de nos concitoyens ne s'étaient pas calmées depuis les années trente, mais l'on sentait bien que le feu était moins ardent qu'autrefois.

Et pourtant, il nous semblait, parfois, que les flammes repartaient de plus belle, alimentées par un combustible inconnu.

François Mitterrand avait raté de peu, de très peu en vérité, les élections présidentielles du 19 mai. La victoire de la droite était passée *sur un fil*.

Nos camarades, épris de justice sociale et de liberté, se montraient déçus et navrés... Certains avaient pleuré, le lundi 20 mai, je m'en souviens encore... Il allait falloir patienter encore sept longues années, et, d'ici là, il pouvait s'en passer, des choses !...

Vers quel leader se tourner ?... Mitterrand n'était pas *la tasse de thé* de nombre de mes camarades qui lui préféraient quelqu'un comme Charles Piaget, un *pur*, un syndicaliste qui avait montré sa détermination et ses capacités de *leader* dans la longue lutte sociale des usines Lip... Charles Piaget est rentré *dans l'ombre* et plus personne n'a entendu parler de lui, à partir de cette année-là.

Alain Krivine vieillissait, il s'était doucement assagi... *L'homme au pavé entre les dents*, comme le surnommait parfois la presse de droite, n'inquiétait plus personne, si jamais il avait inquiété qui que ce soit...

On sentait bien que le *feu sacré*, celui qu'il avait su déployer durant un autre printemps, bien plus fougueux et violent celui-là, l'avait doucement quitté, comme il arrive souvent aux plus énergiques d'entre nous...

Toujours, le temps finit par nous vaincre... Tous.

Le nouveau Président se voulait jeune, libéral et moderne. On pouvait compter sur lui et sur sa famille... La meute de jeunes fauves qui l'entouraient l'avait aidé à construire sa victoire depuis tant d'années...

S'emparer des rênes du pouvoir se prépare longtemps à l'avance. C'est comme aux Jeux Olympiques. Il ne faut pas s'y prendre trop tard, au dernier moment.

Au contraire, il faut y songer très jeune, dans les écoles, dans les salons et les antichambres où vous recevoient vos *Parrains* qui, du premier coup d'œil, décèlent en vous le *jeune lion* qui pourra prendre la relève, un jour, dans un futur proche ou lointain.

Cet homme avait fait passer *un souffle de modernité* dans les palais

de la République, comme on passe un coup de propre dans des salons poussiéreux.

Il irait, bientôt, serrer la main à des taulards et inviter des éboueurs africains à partager la dinde de Noël, devant les photographes et les caméras.

C'était bon pour son image...

Enfin, du moins, le croyait-il... Qui le lui avait conseillé ?... Quel attaché de communication, à moitié dément, lui avait suggéré d'accomplir ces gestes, purement symboliques ?... Et qui ne changeraient pas la vie de ces *hommes de rien* ?...

Mais, peut-être que c'était son idée, à lui, car il avait aussi son caractère... Il avait sa personnalité... Il n'était pas né de la dernière pluie...

Il pourrait peut-être nous le dire, aujourd'hui, maintenant qu'il est à la retraite, et depuis si longtemps... Tel *un vieux sage*, il apparaît, parfois, sur le devant de la scène... Les journalistes vont l'interviewer, pour lui demander son opinion sur tel ou tel sujet d'actualité, politique ou économique...

Il devient, doucement, *un nouvel Antoine Pinay*... mais ce dernier nom ne dira rien aux *jeunes*, qui liront (peut-être) ces lignes... Était-ce la déception de nos militants de gauche, ou progressistes ?... La rage et l'envie d'en découdre de ceux d'en face, enfants et petits-enfants des épurés de 1944 et de 1962 ?...

Toujours est-il que ce jour-là, devant le 38 du boulevard Sault, dans le douzième arrondissement de Paris, il y avait de l'électricité dans l'air...

Ils nous attendaient dehors, en rangs serrés, leurs têtes coiffées de casques de motos noirs, décorés, par endroits, de croix celtiques, les corps revêtus de blousons ou de vestes de motocyclistes, noirs ou bruns, eux aussi, « armés » de manches de pioches et de bâtons de diverses formes.

Les grilles étaient fermées mais j'avais réussi à me faufiler au dehors par une autre sortie, afin de contempler le spectacle qui allait bientôt commencer : *l'affrontement de deux tribus barbares, gauloises ou franques*...

Lorsque les Francs arrivèrent en Gaule, au cinquième siècle, ils épousèrent des Gauloises ou des Gallo-Romaines... les Gaulois eux-mêmes s'étaient mélangés aux colons romains... À l'époque, pas d'ONG, pas d'organisations humanitaires pour dire que *ce n'était pas bien, qu'il fallait rester chacun chez soi et ne pas aller*

s'installer chez les autres... Les frontières n'existaient pas.

On vivait là où on pouvait, pour jouir un peu de paix, pour fuir d'autres barbares plus sanguinaires encore... Pour avoir une vie plus tranquille et fonder une famille, voilà tout.

Les *colons* ?... Quels colons ?... Nous sommes des hommes et des femmes et il faut vivre là où l'on peut, un point c'est tout.

Les autres, *mes camarades*, comme je les appelais souvent, n'étaient pas en reste... Eux aussi, ils voulaient en découdre...

Eux, ils portaient des casques blancs ou rouges et ils étaient habillés sans uniforme particulier. Des vestes hippies, des blousons, des tenues diverses achetées dans des surplus militaires, de couleur verte, grise, ou beige clair.

Peut-être que le mouvement nationaliste qui souhaitait distribuer des tracts à la sortie du lycée désirait-il simplement *protéger* ses militants ?...

Ils étaient donc venus en force, avec leurs *soldats*, car on ne plaisantait pas avec la politique chez les jeunes de ce temps-là, *un temps que les jeunes gens d'aujourd'hui ne peuvent pas connaître*.

Mai soixante-huit n'était pas si éloigné... Et même, si l'on y songe, les combats de la Libération ne remontaient qu'à une petite trentaine d'années... Or, qu'est-ce que trente ans, dans la vie d'un homme?... Le temps s'accélère, avec la vie, comme la loi de la gravité accélère la chute des pierres.

Cet épisode a marqué ma jeunesse... Cette violence, celle des mots et celles des actes, m'était complètement étrangère... J'étais *incapable* de haïr un être humain et, encore moins, de me battre ou de cogner sur qui que ce soit...

Aujourd'hui, je n'en dirais pas autant... Je taperais bien sur quelques cadres dits *supérieurs* ou même sur quelques-uns de mes collègues de bureau à la physionomie de gendarmes ou de footballeurs professionnels.

Mais je ne le ferai pas, car, non seulement je manque de souffle et d'entraînement, non seulement je m'interdis de faire du mal à qui que ce soit, sauf, peut-être, *avec des mots*, et encore, mais surtout, et avant tout, je ne désire pas être licencié.

Enfin, pas pour le moment... Cela tomberait mal. J'ai *besoin* de travailler...

Je ne désire pas m'inscrire au *Pôle emploi* d'Asnières Gennevilliers... Cette seule idée me contrarie...

Rien que le quartier, il me donne des idées de suicide... Alors,

les locaux eux-mêmes, ceux de Pôle emploi, et les fonctionnaires qui vous y reçoivent, et les pauvres gens qui sont assis sur des banquettes avant qu'on les appelle, un peu comme à la préfecture de Nanterre, pour leur permis de conduire, non, je ne vous raconte pas...

Ces garçons qui nous attendaient, avec des intentions hostiles, n'étaient-ils pas mes concitoyens, mes frères humains ?... N'avais-je pas joué aux billes et aux osselets avec eux, ou avec leurs semblables, dans la cour de récréation ?... N'avais-je pas joué à *cache-cache* et à la *balle au prisonnier*, où, d'ailleurs, j'étais *toujours* le prisonnier ?...

Ne nous étions-nous pas retrouvés, les jours de grève des enseignants, au printemps soixante-huit, au Bois de Vincennes, avec nos mamans, pour passer le plus beau printemps, peut-être, de notre vie ?...

Non, vraiment, je n'avais aucune raison, mais alors là, aucune, de haïr qui que ce soit, surtout pour des raisons politiques...

Mes camarades me regardaient, j'ai désolé...

Tu n'as aucune conscience politique, me reprochaient-ils souvent.

Tu ne vois pas que ce sont nos ennemis ?...

Qui ?... Eux ?... Les garçons d'en face ?... Mais ils nous parlent de Nation, de Patrie, de Drapeau... Je n'y étais pas insensible, je l'avoue. Cela me plaisait bien, ces idées... du moins certaines d'entre elles.

N'était-ce pas le Parti Communiste français qui, dans la clandestinité, avait créé le *Front National*, sous l'Occupation ?... Cela, je l'avais lu dans les livres, à la bibliothèque municipale de la rue de Charenton...

Cela n'avait rien à voir avec le racisme ou avec le désir de maintenir un ordre social quelconque...

Ceux d'en face avaient tendance à évoquer leurs adversaires, leurs « ennemis » même, en les qualifiant de Bolcheviques, ou de « Bolchos », ou de « Bolches », comme ils disaient...

Voyons, voyons, mes amis, quel langage !... Nous ne sommes plus à Pétrograd, en 1917, tout de même !... Ni à Berlin, en 1919, du temps de Karl Liebknecht, de Rosa Luxembourg, des Corps francs de la Baltique et de la Société de Thulé !...

Mais eux, ils y pensaient, à toutes ces choses mortes du passé, et bien souvent encore !... Comme si les époques et les lieux se télescopaient dans leurs mémoires. Comme si les souvenirs de

leurs parents ou de leurs grands-parents se confondaient, se diffusaient, se substituaient à leurs propres souvenirs, à leur propre mémoire...

Comme si les événements du passé pouvaient se reproduire, certes sous une autre forme, mais avec les mêmes catégories d'antagonismes...

Passé le premier moment de stupeur, les Blancs se concertèrent. Vite, les casques... Cela tombait bien, beaucoup venaient au lycée en deux roues, en mobylettes ou en solex, ces engins noirs fabriqués, à l'époque, à Courbevoie...

Ou même, pour ceux qui appartenaient aux familles les plus aisées, en *Honda* ou en *Yamaha*... Ou en *Suzuki*, ou en *Kawasaki*... ou en motos *Guzzi*, les belles motos italiennes...

Mais leurs rêves, à tous, était de venir au lycée en *Harley*...

Là, je ne sais pas si leurs parents, à St-Mandé ou ailleurs, en auraient eu les moyens... Ils avaient tous en tête le film *Easy Rider* de Peter Fonda, sorti quelques années plus tôt... Et ils se voyaient bien à la place de Jack Nicholson lorsqu'ils poussaient leurs machines à fond la caisse, boulevard Poniatowski ou boulevard Soult, ou même sur les routes du Bois, tout proche.

Mon copain Gilbert n'avait pas de mots assez tendres pour évoquer sa *Kawa*... comme il me le disait, amoureuxment...

Un soir, il m'invita à monter derrière lui, sur sa fameuse *Kawa*... Sans casque, bien sûr, car, à l'époque, cela n'était pas obligatoire... Je me suis cramponné comme j'ai pu, derrière lui, et il se mit à accélérer à plein régime, de la Porte Dorée à la place Daumesnil... *Pour me montrer, disait-il, ce que cela faisait, de conduire une moto...*

J'avais compris... Pour toujours... Mes yeux, fouettés par la violence de la pression de l'air, étaient noyés de larmes... J'ai eu la peur, enfin, l'une des peurs de ma vie... Les motos?... Jamais plus!...

Les casques sur la tête, il fallait trouver des accessoires... Des boucliers?... Quelques couvercles de poubelles devraient suffire. À l'époque, il s'agissait de grands seaux en tôle, le temps n'était pas encore venu des conteneurs verts, bleus et gris. *Le temps du tri* n'était pas encore arrivé...

Des bâtons, des perches, des gourdins, des objets divers, longs et contondants, qui font mal quand ils s'écrasent sur les têtes et les corps... Non, il n'y en avait pas... Stupéfaction. Il allait falloir se

battre à poings nus ou en se lançant des projectiles. Mais, tout d'abord, le préambule... Crier, se lancer des défis, comme deux tribus barbares, gauloises ou franques, qui se respectent... C'est l'usage... C'est la tradition... Alors, on commence par hurler, par se siffler, par se défier avec les gestes et la voix, mais à distance...

Au cri *Le Fascisme ne passera pas* répondait celui de *Bolcheviques, assassins !...*

Il ne manquait plus que la musique pour donner du courage aux troupes...

Mais que faisait la police et pourquoi tant de haine entre frères, entre concitoyens ?... Où étaient les ennemis ?... N'avaient-ils pas été chassés de Paris il y a bientôt trente ans, *Paris brisé, Paris martyrisé mais Paris... libéré ?... Libéré par son peuple, avec le concours des armées de la République et celles de ses vaillants alliés ?...*

Je ne comprenais pas ce conflit... D'où venait-il ?... Il fallait que l'on m'explique comme se faisait-il que des Gaulois ou des Francs, élevés dans mêmes familles, ayant subi plus ou moins les mêmes épreuves depuis des siècles, se comportassent ainsi, comme des voyous ou des sauvages...

Mais, après les insultes, les injures, les horions, les trépignements de pieds, les babines retroussées, la fureur dans les regards, les poings dressés, les sifflets, bref, après le bruit, il fallait en venir aux choses sérieuses...

C'est-à-dire que le sang impur *devait* couler et même, si cela était possible, *abreuver* nos sillons, ceux des trottoirs et ceux des caniveaux... Comme à Berlin ou à Pétrograd au début d'un siècle qui, au fond, n'était pas si éloigné...

Une révolution sans violence ne pouvait pas « être »... Ou alors, ce n'était pas une révolution... Ce n'était qu'une plaisanterie, une de plus...

Un jeune homme blond, aux cheveux longs, la physionomie d'un bon garçon rieur mais bien élevé, semblait être le leader de la phalange nationaliste aux uniformes sombres et dont les membres se préparaient à l'assaut en rabattant sur leurs yeux la visière de leurs casques.

Ça allait barder... ça n'allait pas tarder... Le bombardement allait commencer. Un peu comme à Stalingrad, à la fin du mois d'août 1942...

Le jeune homme portait un mégaphone avec lequel il essayait d'expliquer son hostilité à l'impérialisme américain... Il n'avait pas peur de parler aux foules d'auditeurs. Il n'avait pas eu besoin de faire un stage d'expression orale. Il faisait ça d'instinct. En fait, le slogan avait été initié par ceux d'en face, les «Blancs», parce qu'ils portaient des casques blancs, mais aussi rouges et bleus... Tiens, finalement, quand j'y repense, c'étaient les couleurs nationales... Il est vrai qu'à l'époque, les casques de motos n'étaient pas aussi variés qu'aujourd'hui... dans les matières, les formes et les couleurs...

Mes camarades criaient « À bas, l'impérialisme américain ! » sur un mode rythmé et scandé.

La guerre du Vietnam était loin d'être terminée... et, neuf mois auparavant, Salvador Allende avait été renversé à Santiago du Chili par un coup d'état militaire sanglant, coup d'état fortement aidé par les Services de l'Agence...

Allende était mort les armes à la main.

Et puis, comme un fait étrange et qui m'a marqué pour de longues années, le slogan fut repris par les «Noirs»... C'est à dire par les militants de la Phalange nationaliste... Donc, eux aussi, étaient contre *l'impérialisme américain* ?

Mais... alors, il y avait un moyen de s'entendre ?... On allait faire la paix ?... On allait négocier ?... On allait même s'embrasser, et peut-être même sur la bouche, encore, « à la russe » ?...

Et pourtant, en 1967 et 1968, ils n'étaient pas vraiment « contre », la guerre du Vietnam, nos jeunes gens distingués des facultés de droit parisiennes... Vous savez, ceux qui vous dirigent, aujourd'hui, dans vos départements et services respectifs, à moins qu'ils n'aient déjà pris leur retraite, car ils faisaient partie de la génération du baby-boom, eux aussi, comme nous, *les vieux*...

Ils étaient plutôt « pour », que l'on bombarde les villes du Nord Vietnam, ça leur apprendra à nous faire chier, les vilains, les méchants communistes!...

Moi, je ne le ressentais pas particulièrement, l'impérialisme américain...

J'avais une prédilection pour la chanson de Michel Sardou qui avait été longtemps censurée à la radio, et qui s'intitulait « *Les Ricains*... ».

Parfois, je me la fredonnais à moi-même, cette chanson, et, dans

mes rares moments de courage, je la fredonnais plus fort, devant mes camarades, pour les provoquer... Un peu. Un tout petit peu.

*Si les Ricains n'étaient pas là,
Vous seriez tous en Germanie !
À parler de je ne sais quoi,
À saluer je ne sais qui...*

*Bien sûr, les années ont passé,
Les fusils ont changé de mains.
Est-ce une raison pour oublier
Qu'un jour on en a eu besoin ?...*

*Un gars venu de Géorgie
Qui se foutait pas mal de toi,
Est venu mourir en Normandie
Un matin où tu n'y étais pas...*

*Bien sûr, les années ont passé,
On est devenu des copains...
À l'amicale du fusillé,
On dit qu'ils sont tombés pour rien...*

[...]

J'aimais bien les paroles de cette chanson...

Il en fallait du courage à ce chanteur, me disais-je, pour chanter cela à la face du public. Mais le public, en général, manifestait avec plaisir son approbation...

Il me manquait juste de savoir jouer de la guitare, oh, juste de connaître quelques accords, cela eût suffi à produire mon petit effet, dans les longs couloirs de l'usine à rêves du boulevard Sault, ou bien dans les jardins, sur les pelouses du lycée à qui l'on avait donné le nom *d'un grand poète français du vingtième siècle*. Paul-Valéry... Je n'ai jamais été sensible à sa poésie, mais qu'importe. Il faisait partie, lui aussi, des *gloires nationales*. Du génie des lettres. De celles que l'on qualifie de « Belles ».

Lorsque l'été approchait, ou bien certaines fins d'après-midi d'automne, durant les premières semaines de l'année scolaire, on se serait cru sur le campus d'une université californienne. Enfin, peut-être, avec beaucoup d'imagination...

Oui, *si les Ricains n'avaient pas été là*, en 1944, où serais-je, au-

jourd'hui, me demandai-je souvent...

S'ils s'étaient abstenus de venir, «les Ricains», il y a trente ans, alors mes petits camarades, eux, je les aurais bien imaginés chanter tous les matins, au garde-à-vous et de génération en génération, *Maréchal nous voilà...*

Mais cela, ils l'avaient oublié. Ils n'y pensaient même pas, mes petits camarades...

Lorsque les «Noirs» reprirent en cœur le slogan des «Blancs», sur le supposé impérialisme des hommes qui avaient sacrifié leur vie pour que nous soyons libres, mes camarades arrêterent de scander le même refrain...

Non, mais, ça va pas, non ?... Qu'est-ce qui leur arrive, aux Facos ?...

Et puis, le jeune homme blond, vous savez, celui dont je vous ai parlé tout à l'heure, se mit à évoquer la Palestine, injustement occupée par les colons israéliens...

Stupéfaction chez les «Blancs» !... Comme si l'évocation de «l'Impérialisme américain» ne suffisait pas !... Ces fascistes seraient-ils, non seulement *anti marxistes*, mais, de plus, de vils imitateurs de *l'antisionisme progressiste* ?...

C'en était trop !... Les cris ne suffisaient plus... Il fallait agir... C'est à dire *cogner*, le plus fort et le plus vite possible. Les chasser de notre territoire...

Une mêlée confuse s'ensuivit... il y avait des cris. Des garçons étaient parvenus à sauter au-delà des grilles. Ils s'élançèrent à la poursuite des «Noirs» qui reculaient en bon ordre. Les filles éclataient de rire ou devenaient presque folles, hurlaient comme des possédées...

Je regardais de loin mais pas trop, ce spectacle, avec un mélange de peur et de désir...

La peur d'être écrasé dans un mouvement de foule. La confusion était à son comble, d'autant que les «Noirs» s'étaient regroupés un peu plus loin et repartaient à l'assaut en poussant des cris sauvages...

Mais il y avait, en moi, le vague désir d'en découdre. J'aurais voulu en *être*, moi aussi...

Contre quel camp, au juste ?... Quel Parti choisir ?... En vérité, ils ne m'attiraient pas plus l'un que l'autre. Le marxisme ?... Je ne savais pas ce que c'était. Je n'avais jamais lu *Das Kapital*. Sa lecture était trop difficile pour moi. *Je n'avais pas le niveau...* Je

ne l'ai toujours pas, d'ailleurs...

Le Manifeste ?... Oui, ce livre-là, je l'avais lu... C'était le plus facile des livres du grand Karl... Je l'avais à peu près compris, dans l'ensemble...

Et les autres ?... La Nation, la Patrie, tout cela m'attirait mais je n'étais pas non plus partisan d'un ordre social qui ne laissait aucune chance aux pauvres de s'en sortir...

Et puis, les deux tribus gauloises et franques se ressemblaient tellement !... Derrière les cris et les attitudes, derrière les slogans et les pauses, tous ces gentils garçons, grandis à l'abri du besoin, de la haine et du malheur... étaient *les mêmes*, au fond.

Que savaient-ils, ces bons jeunes gens, ces bons garçons, tous ceux qui appartenaient aux deux camps opposés, que savaient-ils, de l'oppression, du racisme et de la misère ?...

Rien... Absolument rien... *Ils jouaient, voilà tout*. Ils jouaient la Bataille de Stalingrad qui, elle, fut une vraie tragédie, avec des morts par centaines de milliers... *Tout cela n'était pas sérieux...*

Alors, je me mis à crier qu'ils n'étaient pas *raisonnables*. Qu'ils devraient s'entendre au lieu de se taper dessus. Qu'ils devraient s'aimer...

Et je me mis à hurler :

Aimez-vous les uns les autres, je vous en supplie !... N'avez-vous pas honte de vous battre entre Français, après le sacrifice de vos pères ?...

Je tentai d'en séparer quelques-uns. Une crise de démence... Que m'arrivait-il ?...

C'est alors qu'ils me rouèrent de coups, sur la tête, sur les bras, sur tout le corps. Ils me jetèrent sur le sol. Les rouges et les bruns. Je reçus des pierres, des cailloux, des mottes de terre... Je jurais dans le décor. Les mots que je prononçais n'avaient aucun sens pour eux.

Il fallait que je disparaisse. J'avais mal partout. Le sang coulait sur mon visage. Mes yeux étaient rougis par les larmes et la colère...

Merde !... Je n'avais pas envie de terminer comme Etienne, à Jérusalem, jeté hors de la ville et lapidé par ses frères parce qu'il avait prononcé quelques paroles mal interprétées... Il fallait que je m'arrache à cette nausée. Cette avalanche d'horions et de coups qui pleuvaient sur moi.

Salaud !... Ordures !... On va te faire la peau !... L'espace d'un instant, je songeais aux pogroms à Vilnius et dans les autres États

baltes, en août quarante et un... Mon grand-père me racontait souvent ces épisodes atroces où une foule ivre de violence et de haine traînait les femmes juives par les cheveux, les violait et les tuait, elles et leurs enfants, de toutes les manières possibles, entre autres en leur fracassant le crâne à coups de bâtons...

Les hommes aussi, de tous âges et de toutes conditions, rassemblés en troupeaux sur les grandes places des villes et des villages... C'était pour les tuer et les jeter dans des fossés creusés à la hâte.

Il paraît qu'on avait le droit de les tuer pour se venger des méchants Bolcheviques... Tous les Juifs étaient des « Rouges », c'était entendu, ou bien leurs complices... En plus, ils avaient tué le Christ !... Alors, on ne va pas se retenir !... Pour une fois qu'on pouvait massacrer et torturer !... Sans même demander la permission !...

Vous pouvez y aller franchement !... disaient les officiers allemands... et leurs complices, les « militants » baltes...

Ne vous gênez surtout pas !... Ce n'est pas tous les jours dimanche !... De toute façon, nous sommes armés, si vous ne les tuez pas, c'est nous qui le ferons !...

Les soldats allemands se contentaient d'éclater de rire et de contempler le spectacle... Certains, même, prenaient des photos, comme des touristes photographiant des scènes pittoresques ou un simple spectacle de rue.

Des images qu'ils iraient montrer à leurs familles, plus tard, lorsque la paix sera enfin revenue sur l'Europe, après la Victoire...

Des ruisseaux de sang élaboussaient les trottoirs et s'écoulaient dans les caniveaux.

Aux rires et aux clameurs de haine et de vengeance, venaient s'ajouter les pleurs et les hurlements de douleur et de terreur des victimes. Certaines d'entre elles se taisaient. À quoi bon crier devant l'inéluctable ?... Le Mal absolu semblait avoir gagné le cœur des hommes.

J'ai souvent repensé à cet épisode, celui auquel j'ai assisté dans ma jeunesse, cette bataille de Stalingrad à l'échelle microscopique, ce jeu d'enfants niais et turbulents, qui se prenaient au sérieux... J'y ai pensé, plus tard, lorsque j'ai vu la lente évolution de la société française de ces quarante dernières années et j'ai imaginé volontiers ce que ces jeunes gens, ceux des deux bords, si énergiques, si actifs, si remplis d'ardeur combative, étaient

devenus...

Des «chefs» responsables, et d'illustres dirigeants, voire des ministres et des secrétaires d'État.

Leurs slogans s'étaient rejoints. Leur haine de l'Amérique et de tout ce qu'elle représentait les avait mis d'accord...

Au fond, ils évoqueraient plus tard leurs jeux comme de vieux camarades innocents, un peu nostalgiques de leur jeunesse perdue.

Tu te souviens, la fois où l'on s'était sauvagement battu, à la sortie du lycée ?... Cela leur ferait un sujet de conversation, entre deux affaires sérieuses... dans ce que l'on appelait *les dîners en ville*... Entendez, par-là, les dîners un peu chics servis dans les beaux appartements de Paris et de la banlieue ouest.

Bien sûr, pas chez les *prolos* où l'on dévore des pizzas en regardant *Plus Belle la vie*...

Certains d'entre eux étaient partis au Liban, deux ans plus tard, rejoindre les milices Kataëb, dans leur lutte contre la gauche libanaise et les Palestiniens. Une partie d'entre eux, les plus inquiétants je dois dire, dans leurs regards et leurs coupes de cheveux, n'avaient pas hésité à participer au massacre du camp de Tell El Zataar.

Comme ça... Pour se faire la main... À la guerre comme à la guerre... Une image de la Sainte Vierge peinte sur la crosse de leur Kalachnikov... Ça en «jette», vous ne trouvez pas ?...

Ils m'avaient montré des photos, leurs visages étaient masqués, je ne pouvais donc pas les reconnaître... *C'est toi, ce type ?...* leur demandai-je... Ils me répondaient par l'affirmative. Je ne pouvais pas savoir... Ils étaient peut-être mythomanes ?... C'est curieux, tel que je les connaissais, mais les connaissais-je vraiment ?... Ils ne me semblaient pas capables de risquer leur peau pour une cause si lointaine.

Enfin, peut-être...

Les morts au combat sont rentrés en France dans leurs cercueils et on leur a fait des funérailles à St-Nicolas-du-Chardonnet, à St-Pierre-de-Chaillet, ou ailleurs.

Et les autres, *les Blancs* ?... Que sont-ils devenus, à part ceux qui ont créé et fait prospérer leur petite entreprise *capitaliste* dans les médias, le cinéma, le *business* du spectacle, voire même, qui dirigent aujourd'hui de grandes compagnies industrielles ?... Qui entourent la grande dame du MEDEF de soins, de conseils

et d'attentions ?...

Ou bien qui sont devenus ministres ou secrétaires d'État, ou chefs de Cabinets ?...

Certains d'entre eux n'ont pas résisté au courant qui les emportait. Leurs rêves de *Grand Soir*, déçu, les a achevés, mais avec lenteur.

J'en ai connu qui ont fait de *l'entrisme*, à l'usine notamment. Cette expérience de la réalité les a brisés à jamais et ils ont fini par se suicider. Pour d'autres, ce fut le long plongeon dans l'alcool ou la drogue qui les soulagea un temps... Et puis, eux aussi, finirent par renoncer à tout...

Nous étions tous, les uns et les autres, peu ou prou, des *idéalistes*. Pour certains, les idées ou ce qui en tenait lieu, se sont vite évaporées. Pour d'autres, comme dans le célèbre film de Romain Goupil, *Mourir à trente ans*, ce sont les idées qui ont fini par avoir leur peau.

[...]

Table des matières

Les rouges et les bruns	21
Les chiffonniers	37
Migrations	53
Être suprême	63
Quitter Paris	73
Petits matins	83
Emmanuel Bove	93
Bombardement	101
Modernité	107
Les mauvais jours	113
Piétons	119
Ramon Mercader	125
Grenelle	131
Périphérie	137
Supérieur	143
Juillet	149
Décatalogue	155
Présent	161
Colère	165
Bourg-la-Reine	171
1974	177
Mes collègues	191
Libération	197
Bourgeoisie	203
La passion d'Ilan H.	213
Nos élites	219
Kol nidre	225
La glace noire	237

du même auteur :

— **Discours sur la tombe de mon supérieur hiérarchique**
- *Le chasseur abstrait éditeur - 2012*

Le chasseur abstrait éditeur

**www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com**

ISBN : 978-2-35554-178-0
EAN : 9782355541780

ISSN collection *L'imaginable* : 2102-1805

Dépôt légal : septembre 2013



Gilles Teboul est né à Paris, en 1956, dans une famille de survivants.

Comment «guérir» de la Shoah ? Et peut-on réellement en guérir ?...

Gilles Teboul se définit lui-même comme un scribe, ou bien...comme un ouvrier de bureau travaillant dans un *open space*. Il n'a pas trouvé d'autre terme pour définir ses fonctions.

Pour oser écrire, il faut attendre, parfois des décennies, les effets d'une lente maturation intérieure. Le temps nécessaire à un alcool pour qu'il rende tous les arômes espérés. Et puis, vient le moment, au risque de se tromper, au risque d'être incompris, où l'on finit, après des années de sommeil, par proposer, à quelques lecteurs, le compte-rendu de ses visions.

Le titre du deuxième ouvrage de Gilles Teboul est directement inspiré du Journal de Léon Bloy dont l'un des tomes s'intitulait : Vingt ans de captivité à Cochons-sur-Marne.

Gorets-sur-Seine, c'est la ville, le village ou le bourg où vous demeurez... Là où vous êtes né, où vous avez grandi, et où vous mourrez, probablement.

À moins que l'un de vos collègues ne vienne aimablement vous dire, un jour : «Tu connais l'endroit idéal pour vivre ta retraite ?... C'est le Maroc !...».

En France, il y a toujours des petits malins dont le souci principal est de vous donner de bons conseils...

Mais, Gorets-sur-Seine, cela peut être, tout simplement, votre quotidien. Vos voisins, vos compagnons de voyages, vos collègues de bureau, et même votre hiérarchie...

Gorets-sur-Seine, c'est ici. C'est ailleurs, et c'est partout !...

Le présent livre est une longue rêverie, poétique et nostalgique, sur notre monde, à la limite, parfois, de l'hallucination. Un éternel retour sur des souvenirs enfouis par les années, ceux de l'auteur et ceux des autres, de tant d'autres, dont les voix se sont tuées, à jamais.

Suivant le fil rouge d'un quotidien à la banalité désespérante, l'auteur tente de nous guider dans les méandres d'une pensée et d'une imagination qui lui fait enjamber et sauter les Sept Lieux du Temps et de l'Espace, comme un Petit Poucet écrasé de chagrin.

Prix : 22 €



www.lechasseurabstrait.com